

TURQUIE

POPULATIONS ASIATIQUES.

1	2	3	4	5
6	7		8	9

N° 1.

Femme Kurde de Sari Kaya, vilayet de Koniah. — La principale ressource des Kurdes, qui vivent en hordes errantes, est le produit de l'élevé des bestiaux; le travail régulier n'est pas leur fait, et ils ne lui demandent guère que leur nourriture. Le Kurde est un voisin incommode, remuant, querelleur, amateur du bien d'autrui, qu'une profonde ligne de démarcation morale sépare des industriels et sédentaires Turcomans. Le costume des femmes de ces gens à coups de main, obligés souvent à une fuite rapide pour se soustraire aux poursuites, est fort différent de celui des Turcomanes, d'allure tranquille et débonnaire, qui les avoisinent. La femme kurde porte un costume en rapport avec sa fonction qui est d'aider les hommes à rassembler le bétail en un instant, à charger les tentes, à vaquer avec activité à tous les soins d'un déménagement rapide.

Son court *mintan* de drap, brodé d'or aux manches et au corsage, s'applique sur le haut du corps de manière à ne pas gêner les mouvements. Les chaussures sont des bottes hautes et larges, en maroquin rouge (c'est par erreur que le lithographe a circonscrit la coloration de cette chaussure); pour faciliter la marche, on fait entrer dans les bottes le *chalwar* et le bas de la jupe de l'*entari*. Cet *entari* est en soie rouge à bandes de fusées jaunes; il est étroitement serré à la taille par une ceinture de châle de soie et de coton; « il donne à la femme kurde certaine ressemblance extérieure avec la guêpe, dont sa race possède les instincts déprédateurs, » disent Hamdy-bey et Marie de Launay. La coiffure, un peu tapageuse, se compose d'un *fez* évasé par le haut, d'où pend sur l'épaule un long *puskul*; il est entouré de plusieurs mouchoirs *yéméni* peints de fleurs éclatantes; les cheveux s'en échappent en boucles naturelles, car le temps manquerait souvent pour les apprêter.

En outre des besoins particuliers qui en expliquent l'usage, ce costume satisfait encore aux nécessités locales. Le vilayet de Koniah est une vaste plaine, souvent complètement inondée, pendant l'hiver, par de petits torrents qui, n'ayant pas d'issue, y forment un lac marécageux d'une étendue considérable.

N° 2.

Bachi-Bozouk d'Angora (ce vilayet, limitrophe au nord de celui de Koniah, comprend l'ancienne Galatie et une partie de la Cappadoce). — On est

bachi-bozouk lorsqu'on est exonéré du service militaire; les habitants de certaines villes, de Constantinople, par exemple, sont bachi-bozouks; il en est de même des ouvriers exerçant certains métiers privilégiés. Dans les grandes occasions, lorsqu'il s'agit de la défense du pays, les *bachi-bozouks* viennent s'offrir volontairement, et recherchent, avec empressement, la gloire de combattre au premier rang. Le nom de *bachi-bozouks* se traduit littéralement par *briseur de têtes*.

Le costume de bachi-bozouk d'Angora semble convenir à un *surudja*, loueur ou conducteur de chevaux, ou à un *arabuji*, cocher. Son *djamadan*, ou gilet en *aba* est croisé sur la poitrine, et négligemment boutonné par en haut; son *tchepken* de feutre d'un gris jaunâtre, orné de broderies en passementerie noire, et de dessins, également noirs, confectionnés dans l'étoffe même, laisse à découvert les manches de son *mintan* de soie à mille raies; ces manches sont ouvertes à partir de la saignée. Son *potour*, de même étoffe que le *tchepken*, bordé de ganses noires sur les coutures et autour des poches, est serré sur les jambes jusqu'au milieu des cuisses, au moyen d'agrafes; il est bouffant à partir de là. La ceinture est de soie jaune et rouge, à la mode tunisienne. Les bottes de maroquin rouge, à fortes semelles, sont à tiges molles, échancrées sur les côtés. La coiffure est le *fez* ordinaire, garni d'un long *puskul* de soie bleue, et entouré d'un mouchoir yéméni peint de feuillages et de fleurs de couleurs éclatantes.

N° 3.

Femme grecque de Bourdour, vilayet de Koniah. — Ce costume est un souvenir vivant des époques les plus reculées; son aspect est celui de figures sculptées dans les bas-reliefs médiques trouvés à Boghaz-Keni, dans l'ancienne région de Ptérie, en Cappadoce. La coiffure, mître cylindrique, se compose d'un *fez* de très haute forme, s'élargissant de bas en haut; des mouchoirs *yéméni* l'entourent à partir du front, jusqu'aux trois quarts de la hauteur; des ornements de tous genres, sont fixés sur la coiffure: fleurs en *oya*, bijoux divers, étoiles et soleils d'argent ciselé, niellé, filigrané, ganses en passementerie d'or, couronnes de sequins, en triple étage, et tombant jusque sur les yeux. De chaque côté du visage descendent, en outre, de lourdes pendeloques de pièces de monnaies rattachées par de fines chaînettes métalliques; elles descendent le long des joues, du cou et des épaules. Des grelots d'argent, groupés par petites masses, pendent aux lobes des deux oreilles. Les cheveux, que rien ne retient, se déroulent en anneaux crépe-

lés. L'*entari*, de soie épaisse et lustrée, dessine les contours des seins; il est échancré sur la poitrine et découvre la transparente chemise de *beurundjuk*; les plis tombants de cet *entari* sont larges et raides. La ceinture, en soie rouge, à larges franges terminées par des pompons, serre faiblement la taille. Le *chalwar* est en satin cramoisi. Les *paboudj*, en maroquin jaune, ont leur extrémité recourbée. Le *tchepten*, le vêtement de dessus, est d'une grande simplicité de coupe; ses manches longues cachent les mains; le dos et une partie de la poitrine sont ornés d'enroulements de feuillages, de rosaces, et de palmes, brodés en soutache et gansés d'or.

N° 4.

Femme d'artisan musulman d'Angora. — La coiffure est un *fez* presque droit, d'une hauteur moyenne, légèrement rétréci par le haut; le feutre en est épais et dur; la plate-forme de cette calotte est une plaque d'argent, minutieusement ouvragée, nommée *bachlik*; le *puskul* de soie bleue est fixé sur le *bachlik* au moyen d'un gland en passementerie d'or, muni de petits anneaux; un *yéméni* de mousseline blanche, orné de fleurs peintes à la main, s'enroule au bas du *fez* et couvre à peu près la moitié du front; des pendeloques de larges pièces d'or, tombant entre les sourcils qu'elles cachent en partie, sont fixées sur le *yéméni* à l'aide d'épingles et de chaînettes. De très jolies boucles d'oreilles, boucles creuses en filigrane d'argent, tranchent sur le noir des cheveux ramenés en avant; un collier de piastres, des bracelets d'orfèvrerie, quelques bagues de cornaline « qui portent bonheur, » complètent cette parure. Le costume proprement dit est la chemise transparente de soie, l'*entari* de coton rayé, taillé en cœur autour des seins, le court *hyrka* de coton blanc piqué. Une ceinture de cuir peint, piqué de soie, à dessins coquets et variés, fixe à la taille le *chalwar*; ce caleçon offre cette particularité qu'il est ouvert par devant comme le corsage de l'*entari*, découvrant ainsi la soie transparente de la chemise. Le *chalwar*, est de satin à raies alternées de lignes de fleurettes. Les pieds sont chaussés de *mest* et de *paboudj* jaunes, dont la pointe est recourbée en croissant. Ce costume, dont les formes et les couleurs sont en heureux accord, a un caractère national des plus prononcés et des plus purs que l'on puisse rencontrer.

N° 5.

Juive de Brousse, en costume de ville (vilayet d'Hudavindiguar). — Brousse est, par excellence, une ville de productions manufacturières et de commerce international; il s'y trouve beaucoup de juifs, banquiers, négociants, changeurs, colporteurs; un des quartiers de la ville leur est exclusivement réservé.

A la ville, une dame juive a l'air d'un énorme ballot ambulancier. Par dessus le *hotoz*, qui cache entièrement les cheveux, composés déjà d'un bonnet de carton en forme de tuyau, ressemblant à celui de prêtres grecs, et du *kavèzè*, longue pièce de coton enroulée formant un turban lourd et écrasant, on met encore pour sortir le *yalmuk*, mais de façon à ce qu'il ne cache ni le visage ni les bijoux fichés sur le bord de la coiffure et pendants de là sur le nez et les joues. Le *feradjé* dont on s'enveloppe est aussi d'une forme spéciale, très différente du *feradjé* des dames musulmanes. Les juives l'additionnent d'une pièce d'étoffe de soie, placée en fichu sur le haut de la poitrine et descendant sur le dos; ces dames portent les *papoudj* de maroquin à bout relevé.

N° 6.

Turcoman des environs de Brousse. — Les Turcomans de la province d'Hudavindiguar sont des nomades, amis de la paix et du travail, qui ne portent pas d'armes. Leur ancienne et noble origine les fait res-

pecter. Ce sont les restes d'anciennes familles de la tribu du Mouton-Noir, tige des empereurs turcs seldjoukides. Ils possèdent de vastes et grasses prairies, où paissent des troupeaux qui sont la source unique de leur richesse; ils vivent dans l'aisance. Ils habitent pendant l'été le plateau du mont Olympe; l'hiver, ils redescendent dans la plaine. Ces gens aiment la parure, et leurs costumes sont amples et riches; de larges broderies d'or rehaussent leur *yelek*, leur *salta*, leur *tchepten*, leur *chalwar*; ils en mettent jusque sur l'épais *kapout* de drap rouge qui leur sert de manteau. Leurs pieds sont chaussés à l'aise avec des bottes de maroquin. Leur *fez* dur, à l'ancienne mode, est entouré d'un *saryk*, souple et moelleux, de coton blanc de Brousse, d'où pendent, autour d'un *puskul* de soie bleue long et bien fourni, des houppes coquettes.

Nos 7 et 8.

Les Zeïbek, caporal et sergent (vilayet d'Aïdin, à l'est de Koniah, comprenant une grande partie de l'antique Phrygie, l'Éolide, l'Ionie, la Lydie, la Carie, la Lycie, — Les Zeïbek sont des montagnards dont le costume et les habitudes diffèrent complètement de ceux de la population qui les avoisine. Les uns assurent qu'on ignore l'origine de la signification de leur nom; qu'eux-mêmes n'en ont aucune idée. M. le comte de Moustier (*Voyage de Constantinople à Éphèse*) certifie qu'il signifie *indépendants*. Il n'est pas probable que les Zeïbek soient de race turque; leur physionomie rappelle celle des Thraces qui fondèrent l'antique ville de Tralles. Ces derniers dont le métier, dit-on, était fort approchant de celui du bravo italien, seraient les ancêtres directs des Zeïbek, parmi lesquels, d'ailleurs, se trouvent aujourd'hui des individus de races diverses, même des nègres. Longtemps indisciplinés et redoutés des populations sur lesquelles ils levaient des tributs forcés, les Zeïbek, convertis aux saines doctrines, sont employés en qualité d'auxiliaires des gendarmes; ils servent d'escorte aux voyageurs... Leur costume est, assurément, le plus excentrique de tous ceux que l'on rencontre en Orient. Le Zeïbek est d'abord surabondamment armé d'un luxueux fusil à pierre à long canon et à capucines innombrables; de magnifiques pistolets à crosses d'argent ciselé, semées de fleurettes en turquoise et en corail; du formidable couteau *yataghan* à la poignée en forme de houlette, au fourreau d'argent massif, repoussé en bosse gravé en creux. Le *silahlük*, la ceinture de cuir du Zeïbek, contient tout un monde, en plus des accessoires d'armes, *harbi*, baguettes de pistolets; *palaska*, giberne; sac à pierres de fusil, etc., etc., on y voit figurant à part, pour que chacun en puisse admirer les ornements, un *tchibouk*, pipe; une paire de pincettes, *macha*, et un sac à tabac monumental; sans compter le bidon oriental où s'emmagasine la provision d'eau, la gourde caractéristique appelée *kabak*, citrouille, dont les cordons, pendants du cou jusque sur les cuisses, s'entrelacent à mi-chemin dans la ceinture; sans compter, non plus d'autres cordons, en ganse de laine, de soie ou d'or selon le grade, comme ceux qui appartiennent à l'*enam kècèst*, la boîte carrée de métal précieux finement travaillé dans laquelle le *tchavouch*, sergent, met les dépêches qu'il est chargé de transmettre.

Le degré hiérarchique se révèle par la nature de toutes les pièces du costume: la ceinture d'armes, le *silahlük*, n'est qu'à feuillets unis pour le simple *onbachî*, caporal, n° 7; pour le sergent, n° 8, les dentelures dorées sont multipliées sur tous les compartiments; le *kulah*, composé de *fez* ordinaires s'emboîtant, superposés comme les *chachia*, sous le *haïk* arabe, est d'un feutre plus fin pour le supérieur, et les *kèfîè*, les mouchoirs de soie rayée bordés de longues houppes, y sont non seulement d'un tissu plus recherché, mais encore en plus grand nombre. Le *tchepten* du sergent, taillé sur le même patron écourté, est tout raide de broderies d'or, tandis que celui du caporal n'a que d'humbles ornements, relevés toutefois, au collet, de rinceaux qui constituent la supériorité vis-à-vis du simple Zeïbek. L'*entari* court est de soie chez



TURQUIE

TURKEY

TURKEY

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Nordmann lith.

l'un, de coton chez l'autre, rayés d'ailleurs tous deux des mêmes couleurs. La ceinture de drap fin, de couleur unie pour le sergent, est de soie rayée à la tunisienne pour son subordonné. Le *chalwar*, de drap fin, ainsi que les guêtres brodées de palmes d'or et bordées d'un triple rang de galons, deviennent pour le caporal un *chalwar* de toile blanche, des guêtres de drap grossier tout uni, bordées d'une simple passementerie noire. Le large *djubbe*, véritable capote, que porte le n° 7, doit être à l'usage de tous les deux; mais il existe encore une dernière marque d'infériorité, et celle-là des plus terribles pour un Zeïbek. C'est une des principales coquetteries parmi ces montagnards que de porter, quand ils le peuvent, le *chalwar* court et la guêtre peu montante, de manière à faire valoir l'attache fine de leur genou, cette marque de race, et la peau blanche qui ne permet pas de douter qu'ils soient réellement les descendants des anciens Tralliens. Les peuples de race hellénique étaient renommés dans l'antiquité pour la blancheur éclatante de leur peau; on disait proverbialement : « les Grecs au corps d'argent; » or le caporal a des jarretières qui empêchent l'exhibition traditionnelle, le sergent n'en a pas; ce qu'ils ont, par exemple, de commun, ce sont les pieds nus, vierges de bas ou de chaussettes, dans des *yéméni* rouges, échancrés pour en faire valoir toutes les beautés.

N° 9.

Cavalier musulman de Koniah. — Ce cavalier est un de ces auxiliaires volontaires qui sont employés concurremment avec les *saptiés*, pour servir d'escorte aux autorités, aux pèlerins et aux voyageurs; ils portent des ordres et protègent les convois de marchandises. Son *silahlük* est garni, avec moins de profusion, d'armes moins somptueuses que celles du Zeïbek; les crosses de ses pistolets sont en cuivre, et arrondies en pomme, terminée comme une toupie renversée; le fourreau du couteau *yataghan*, de fin acier bien trempé, souple tranchant, est en simple maroquin vert, la poignée est en os. Le *salta* n'est que de coton rayé, et le *djubbe* court, large, est taillé pour ménager l'aisance des mouvements; les bottes, peu hautes, sont serrées à la jambe, afin que le cavalier sente bien les flancs de sa monture; un *saryk* à plis épais ombre les yeux. La *braverie*, selon le vieux mot français, d'un usage général dans le pays, se retrouve ici dans l'étalage du mouchoir et de la serviette, qui, de la ceinture et le long du *chalwar*, montrent si largement leurs brillantes broderies de couleurs constellées de paillettes d'or. Cet étalage est une coutume locale.

Le dessin des personnages est emprunté aux photographies des Costumes populaires de la Turquie, ouvrage publié en 1873, à Constantinople, par P. Sebah (texte par Hamdy-bey et M. de Launay), sous le patronage de la Commission impériale de l'Exposition de Vienne; les détails du costume, ainsi que la coloration, sont pris d'après les modèles en nature exposés à Paris par l'Union centrale des Beaux-arts appliqués à l'Industrie, Musée du Costume, 1874.

